

# 2

## Louer, acheter, déménager, construire...

### *Des débuts modestes*

L'histoire commence modestement, mais non sans difficulté. Comme nous l'avons rapporté dans notre précédent chapitre, les guichets de la Banque ne s'ouvrent qu'au début de l'année 1851. L'année de sa fondation, la Banque nationale se résume donc à son conseil d'administration (comité de direction). Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Bruxelles connaît une phase d'extension remarquable, accompagnée, comme dans toutes les grandes villes d'Europe, d'équipements collectifs, d'infrastructures de communication (chemin de fer, grands boulevards...) et de travaux d'assainissement. Le conseil d'administration recherchait un emplacement à proximité du centre des affaires, du quartier des banques et de l'administration. En août 1850, par un clin d'œil de l'histoire plein d'enseignement, il s'installa 10 Montagne-aux-Herbes-Potagères (vraisemblablement là où se trouve actuellement l'EHSAL, à proximité immédiate du complexe BNB2), dans l'«hôtel Duquesne», bâtiment qui avait appartenu à l'un des *trusts* de la Générale. La Banque se trouvait ainsi à un jet de pierre d'un quartier commercial animé - les galeries Saint-Hubert étaient inaugurées depuis peu - et des officines de plusieurs agents de change. Mais le quartier était aussi «un vaste centre de circulation bruyant et constamment encombré» (tiens donc!) et l'on ne songeait pas un instant à y rester longtemps. Chercher autre chose n'était pourtant pas aisé. On rêvait du quartier huppé de la place des Palais - avec pour voisins le palais royal, le palais de la nation et la Société générale, mais la demande était forte et de nombreuses célébrités et familles fortunées cherchaient également à s'installer dans le quartier.

*«Tant de pièces, et des meilleures, n'ont jamais eu les honneurs de la scène...» En entamant ainsi, au début des années cinquante, une série d'articles historiques sur les bâtiments de la Banque à Bruxelles, Pierre Kauch trouvait le ton épique qui convient à cette narration. Aujourd'hui, près de 50 ans plus tard, maints autres épisodes du même tonneau sont venus s'ajouter à sa fresque. Seule l'imagination est à même de rendre compte des centaines de kilomètres parcourus par les différents services ou sièges d'une localisation à une autre, des mesures astronomiques de matériaux de construction employés, des dizaines de milliers de plans qui furent nécessaires à la construction, aux agrandissements, aux réaménagements successifs des locaux qui nous abritent.*

C'est en fin de compte dans un endroit un peu à l'écart que la Banque trouva abri, au coin de la rue Royale *neuve* (parce qu'il s'agissait d'une extension de la rue au-delà du parc royal) et de la rue de l'Abricot, actuellement rue du Moniteur. L'endroit n'avait pas le chic de la place des Palais: il n'était urbanisé que depuis quelques décennies et jouxtait le quartier insalubre de Notre-Dame-aux-Neiges. Par contre, il commençait à devenir à la mode et certaines figures du «Tout-Bruxelles», tel le comte de Meeûs, gouverneur de la Société générale, ou le chef de cabinet de Léopold I<sup>er</sup>, le baron d'Anethan, l'avaient trouvé assez à leur goût.

L'immeuble, acquis au comte de Marnix, se composait d'un hôtel avec cour, jardin et dépendances rue Royale et de deux bâtiments rue de l'Abricot. Leur aménagement fut confié à l'architecte Dumont, avec, entre autres soucis majeurs, celui de se protéger du feu. Il n'était pas terminé lors de l'ouverture des guichets, en janvier 1851.

## De la rue Royale à la rue du Bois Sauvage

L'essentiel de la propriété était occupé par l'habitation du gouverneur, la salle du conseil d'administration et celle des assemblées générales. Les guichets et les caisses étaient malencontreusement installés, de part et d'autre de la cour, où le public faisait la file quel que fût le temps. La modestie de l'installation était frappante: le mobilier lui-même avait été racheté d'occasion à la Société nationale et à la Société de commerce. Malgré une première phase d'extension, les caisses étaient trop exiguës; en 1861, la rupture de canalisations d'égouts provoquait des inondations et obligeait à étançonner le bâtiment: la situation était intenable. Depuis 1857 déjà, notre institution, qui



La collégiale Saint-Michel au XVIII<sup>e</sup> siècle (tableau de A. Martin). On voit clairement un clocher se dresser sur l'emplacement futur de la Banque

avait à présent pignon sur rue, cherchait mieux, et surtout plus grand. L'offre du comte Vilain XIII, qui proposait son hôtel place Royale, fut refusée comme trop excentrique (sur le plan de la situation!). Par contre, l'occasion d'un nouvel alignement de la rue du Bois Sauvage, accompagné des démolitions nécessaires au réaménagement du parvis de Sainte-Gudule fut immédiatement mise à profit. En 1859, la Banque nationale procéda à l'achat de 5 maisons rue du Bois Sauvage et 3 rue de Berlaimont.

Pierre Kauch, dans ses articles sur les bâtiments de la Banque à Bruxelles, fait une passionnante rétrospective sur ce quartier, situé juste contre l'enceinte de la ville. Il rappelle que ces terrains furent jadis couverts de champs, de vignobles et de jardins d'agrément avant que la construction de l'enceinte ne rejette ceux-ci hors les murs. On y vit alors fleurir les demeures patriciennes et plusieurs établissements religieux: les hospices Sainte-Gudule, de la Trinité et du Calvaire. Au XVI<sup>e</sup> siècle, des bénédictines chassées d'Angleterre s'installèrent encore sur le site précis de l'actuelle salle des guichets. A l'emplacement de l'Imprimerie actuelle - hors de l'enceinte - s'élevaient le couvent Sainte-Elisabeth et la chapelle Saint-Laurent. L'occupation française avait laïcisé ces divers bâtiments, recon-

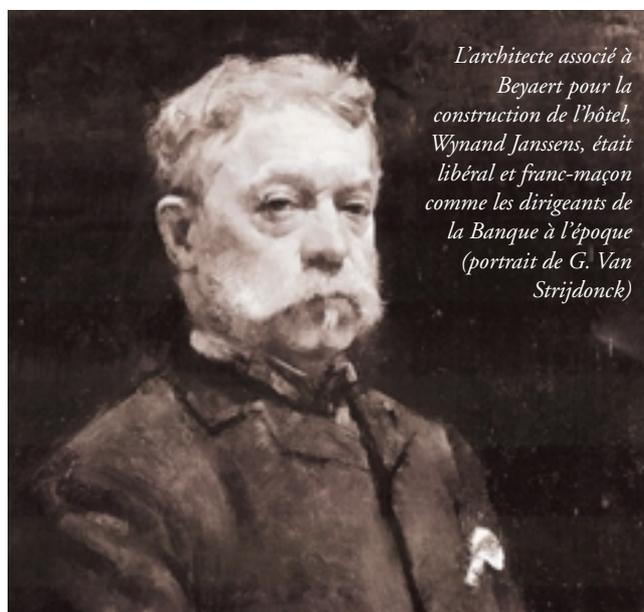
vertis l'un en caserne, l'autre en brasserie, l'autre enfin en imprimerie. En 1857, au 6 de la rue du Bois Sauvage, un hospice civil fondé en 1807 recueillait encore, au moyen d'un «tournoi» garantissant l'anonymat, les enfants abandonnés...

Simultanément à ses tractations avec les différents propriétaires de la rue du Bois Sauvage, la Banque s'était mise à la recherche d'un architecte. Malgré les récriminations de certains maîtres patentés, elle opta pour la formule du

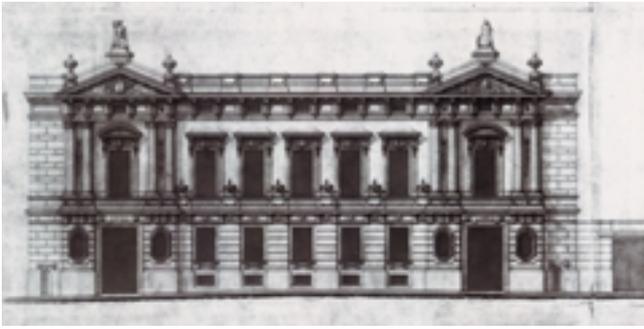


Le projet présenté par Trappeniers pour la construction de l'hôtel de la Banque. Il nous reste à imaginer la rue du Bois Sauvage avec ce bâtiment baroque (1859)

concours, la date limite étant fixée à octobre 1859. On y vit participer la fine-fleur des architectes de la capitale: neuf plans furent déposés à la date fixée et le conseil d'administration couronna la proposition de l'architecte F. Segers. Mais il reporta aussi sa décision de désigner l'architecte chargé de réaliser les plans définitifs. En février 1860, il décidait de limiter son choix à trois candidats, dont Henri Beyaert, qui n'avait pas pu participer au concours pour cause de dépôt tardif. Fils d'un imprimeur courtraisien, Beyaert avait d'abord été employé de banque (!) puis, une fois «monté» à Bruxelles, marchand de livres d'occasion tout en suivant les cours d'architecture de



L'architecte associé à Beyaert pour la construction de l'hôtel, Wynand Janssens, était libéral et franc-maçon comme les dirigeants de la Banque à l'époque (portrait de G. Van Srijdonck)



*Le projet initial de Beyaert et Janssens: il manque les cariatides*

l'Académie des Beaux-Arts. Pour faire offre de services à la Banque, il s'était associé à Wynand Janssens, dont on peut encore voir aujourd'hui, à Bruxelles, le Palais du midi. Pourquoi cette association? Jozef Victoir, défunt chef du service des Bâtiments de la Banque et brillant historiographe de nos bâtiments fait une hypothèse intéressante. La figure de Wynand Janssens, libéral et franc-maçon notoire, était peut-être pour Beyaert un moyen d'approcher un milieu qui était aussi celui de toute la direction de la Ban-



*Projet pour le fronton: à côté de la ruche, symbole de la collectivité laborieuse, une locomotive et une dynamo, fleurons du génie national...*

que. Comme l'écrit encore J. Victoir, «les raisons qui ont poussé la Banque à donner la préférence au plan de Beyaert sont obscures», mais le caractère simple et rationnel de celui-ci pourrait à lui seul l'expliquer: en façade, l'habitation du gouverneur, son bureau, celui du conseil d'administration et la salle des assemblées générales; parallèle à ce corps de logis, le bâtiment abritant les services bancaires et les salles de guichets, relié au premier par deux parties transversales, permettant entre autres l'accès du public par le 9 rue du Bois Sauvage (l'entrée actuelle du musée).

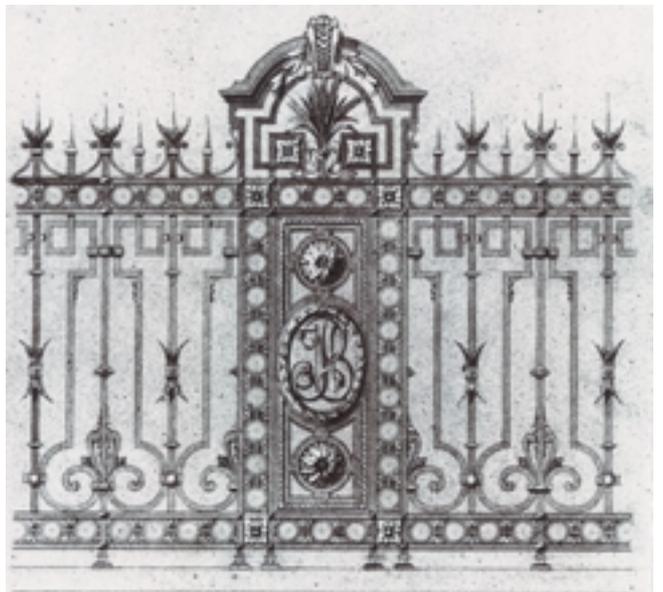
### *Émeutes, choléra et perfectionnisme*

Une fois les plans amendés selon les desiderata du conseil, Beyaert entama les travaux, à la fin de l'année 1860, promettant témérairement que tout serait sous toit avant la fin de l'année suivante. Cette première phase de constructions allait au contraire s'éterniser en une saga que la distance nous rend tragi-comique, mais qui dut mettre à vif les nerfs de toutes les parties concernées. En un mot comme en cent, les premiers services n'allèrent pas intégrer leurs nouveaux locaux avant 1865, et la décoration de l'hôtel n'allait être parachevée qu'en 1874! Certes, la Banque allait contribuer au retard en changeant régulière-

ment d'avis sur maintes questions; certes, les difficultés inhérentes à un sous-sol instable et gorgé d'eau allaient rapidement ralentir le chantier, tout comme les émeutes de 1864 ou l'épidémie de choléra de 1866. Les choses allèrent si loin que le conseil décida de suspendre les paiements.

Le perfectionnisme de Beyaert, figure dominante de la construction, est sans aucun doute l'une des causes majeures de cette lenteur. A posteriori, il n'y a donc rien à regretter. Pour la façade, Beyaert suivit la mode de son temps, qui voulait que l'on s'inspire des styles du passé, ici le classicisme français, avec une décoration sculptée abondante et quelque peu bavarde que les uns qualifièrent de «monumentale et grandiose» quand d'autres n'y voyaient que l'expression d'un «classicisme gras». Pour Zola, la cause était entendue, les façades des banques oscillaient «entre le temple et le café concert» (*L'Argent*).

La nôtre est organisée symétriquement entre deux avant-corps sommés de frontons triangulaires supportés par de puissantes cariatides et ornés de symboles évoquant l'activité économique par différents symboles: une ruche, une proue de navire et, plus modernistes, une dynamo et une locomotive. Chaque fronton est surmonté d'allégories féminines de la Paix et du Travail. Pour la «grande sculpture», Beyaert fit appel à des sculpteurs du cru (Mélot, Wiener, Fiers); mais il s'opposa à la guilde des sculpteurs en se tournant, pour la partie décorative, vers le Français Houtstont, en affirmant qu'il ne pouvait trouver d'équivalent en Belgique. Il est vrai que le goût «Second empire»



*Un des magnifiques dessins de Beyaert pour les grilles de la Banque aux initiales BN*

des bâtiments lourdement ornés (l'Opéra de Paris ou le Louvre) avait développé, Outre-Quévrain, de nombreux ateliers de sculpteurs-ornemanistes.

Le passéisme apparent de la construction est démenti par maints aspects et notamment, dans la salle des guichets

aujourd'hui détruite, par une utilisation très moderniste des structures métalliques.

## Un palais

Ce perfectionnisme de l'architecte se vérifie plus encore dans la décoration intérieure, heureusement largement préservée. En la matière, le contraste entre les salons de travail du rez-de-chaussée et les salles de réception du premier étage s'explique grandement par la différence d'usage. Cossu mais non luxueux, sobre jusqu'à la sévérité, le rez-de-chaussée est constitué de trois pièces en enfilade:



La salle du conseil d'administration est dominée par le buste en marbre du ministre Frère-Orban par Eugène Simonis (1867)

bureau du gouverneur, salle du conseil d'administration et salle des assemblées générales, encore réservée de nos jours à cette cérémonie. Le gouverneur travaille à un bureau dessiné par Beyaert - comme beaucoup de pièces d'ameublement de ce bâtiment - et sous le regard du premier

Le bureau du gouverneur, sur le regard tutélaire de François-Philippe de Haussy



gouverneur, François-Philippe de Haussy, peint par Alexandre Robert. Dans la pièce suivante, c'est le buste en marbre du ministre fondateur Frère-Orban, par Simonis, qui orne le manteau de cheminée. Comme dans le bureau précédent, un vaste miroir situé entre les fenêtres dilate quelque peu l'espace. La salle des assemblées générales, pour sa part, est dominée par un brillant portrait en pied de Léopold Ier par Lievin De Winne. Aux murs, entre les lambris de chêne, ce n'est qu'en 1882 que l'on a installé des tapisseries de la firme Braquenié montrant des vues plaisantes des principales villes belges, d'après les cartons du vieux peintre bruxellois François Bossuet.



Dans la cage d'escalier, L'Afrique, l'une des quatre Parties du monde, par Jean Schoonjans (1869)

L'escalier de marbre blanc qui mène au premier étage est l'un des morceaux de bravoure du bâtiment. Il est éclairé par une très vaste fenêtre qui fut à l'époque considérée comme une véritable prouesse technique. Sous celle-ci, un groupe sculpté par De Groot figure, en des poses alanguies, les allégories du Commerce et de l'Industrie. Quatre statues disposées symétriquement sont l'œuvre de Jean Schoonjans, jeune sculpteur bruxellois décédé prématurément avant même l'achèvement de la commande. Elles figurent l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Dominant l'ensemble, le relief de *La Belgique protégeant les arts, les sciences et l'industrie* (Edouard Fiers) fut à l'origine d'une persistante colère de Beyaert, qui l'estimait mauvais et en conseillait la destruction. «Si mes moyens me le permettaient, écrivait-il, je donnerais volontiers (les sommes nécessaires) pour avoir le droit de faire disparaître l'œuvre dans l'intérêt de l'art belge.» Tyrannie, disions-nous?



une des coupes en argent acquises chez l'orfèvre parisien Odiot par Mme Prévinaire (1880)

L'entrée dans la grande salle des fêtes, avec son imposant lustre de bronze doré fondu par la Compagnie des bronzes, rue d'Assaut, reste toujours impressionnante. La cheminée, dessinée par Beyaert, est surmontée d'un portrait de Léopold Ier jeune dû à Lievin De Winne. Quant à la



*Au plafond du salon rouge, la façade de la Banque portée au panthéon des arts (peinture de Faustin Besson, 1867)*

riche décoration peinte du plafond, elle est l'œuvre de Joseph Stallaert, professeur à l'Académie de Bruxelles. Elle est conçue elle aussi sur des thèmes allégoriques évoquant le temps, l'espace et les quatre éléments. Sur le médaillon central du plafond, Apollon, rayonnant sur son char, est entouré des douze mois de l'année.

Cet ensemble plein d'apparat se complète encore de la vaisselle et de l'argenterie, choisie souvent à Paris (sauf pour les couverts, commandés chez Delheid à Bruxelles) par le gouverneur Prévinaire et son épouse. Les grandes pièces d'argenterie de chez Odiot («l'orfèvre des rois») sont particulièrement remarquables. Les autres salons du premier étage sont plus intimes. On y retiendra en particulier les très beaux portraits du roi Albert et de la reine Elisabeth peints ultérieurement par Richir et, dans le salon rouge, la peinture de

*Apollon sur son char, au centre (amovible) du plafond de la salle des fêtes (peinture de Joseph Stallaert)*



plafond. Le peintre français Faustin Besson y a composé - en neuf jours! - une allégorie à la gloire des arts en Belgique, où l'on découvre, tenue par un angelot, une représentation de la façade de l'hôtel.

## *D'un siècle à l'autre*

Les autres parties du bâtiment étaient réservées soit à l'intendance, soit aux appartements privés. C'est en effet ici que les gouverneurs ont habité avec leur famille pendant près d'un siècle. Le gouverneur Ansiaux, s'apercevant en 1957 des importants travaux nécessaires à moderniser l'habitation, fut le premier autorisé à loger ailleurs. Mais les lustres de l'hôtel ne se sont pas éteints pour autant! Il fut même particulièrement actif en 1958, pour accueillir certains VIP venus visiter l'Exposition universelle. Depuis



*La Belgique protégeant les arts, les sciences et l'industrie, par Fiers. Beyaert le trouvait si mauvais qu'il prétendit être prêt à payer pour pouvoir le détruire «dans l'intérêt de l'art belge» (sic)*

lors, il reste le lieu par excellence des cérémonies officielles et des conciliabules au sommet.

Mais le parachèvement tardif de l'hôtel n'allait pas marquer une pause dans l'activité immobilière de la Banque: dès 1871, elle se lançait dans sa deuxième phase de construction bruxelloise, à l'assaut de l'ensemble du pâté de maisons que délimite à peu près BNB1. L'essor économique européen et la souscription de l'emprunt destiné au remboursement des indemnités de guerre suite à la guerre franco-prussienne allait donner un élan inattendu aux activités de la Banque. De nouveau, elle se trouvait à l'étroit: il fallait une nouvelle salle des guichets, une nouvelle imprimerie; le personnel avait triplé... C'est encore à Beyaert qu'elle allait confier son destin immobilier, dont le second volet n'allait pas s'avérer plus facile que le premier. Les affaires allaient bon train, et l'immobilier était cher. Il fallait racheter parcelle après parcelle sur un terrain fort pentu et au sous-sol instable. Le maître d'œuvre changeait constamment d'idée, et l'on prétend que c'est à leur 14e version que les plans furent approuvés. Le récit

de cette période laisse imaginer le calvaire vécu par les employés, ballottés d'un coin des bâtiments à un autre, à l'image de ce qui allait se reproduire lors des constructions d'après-guerre. De ces locaux de travail construits par Beyaert entre 1871 et 1878, il ne reste rien aujourd'hui. Ils occupaient le tiers central de la rue de la Banque - où se trouvaient l'imprimerie et la *Maison du Trésor* - tandis que la Caisse des recouvrements s'installait rue de Berlaimont, redressée lors du percement de la Jonction ferroviaire Nord-Midi. Ils montraient évidemment moins d'apparat que l'hôtel, et le style même de Beyaert avait changé, sans pour autant perdre de son ingéniosité. Ainsi, à l'extrémité sud de l'aile de Berlaimont, il avait résolu le problème de la liaison entre anciens et nouveaux bâtiments par une tour unique en son genre abritant un superbe escalier tournant autour d'un puits de lumière; à son sommet se penchait une statue de l'architecte en personne, que l'on voit aujourd'hui au musée de la Banque.

*La tour Beyaert et la statue de l'architecte (1876)*



*Différentes vues de la Banque en 1905: les locaux de travail révèlent des conceptions architecturales plus modernes que l'hôtel*

L'importance des dépenses consenties en 20 ans d'activités constructrices allait naturellement inciter la Banque à quelque économie en la matière. Pourtant, dans la conviction qu'elle serait encore appelée à croître, elle continuait opiniâtement à racheter les dernières parcelles qui ne lui appartenaient pas, rue de la Banque, rue de Berlaimont et rue du Bois Sauvage. Au tournant du siècle, c'était chose faite.

### *Et en province?*

On le sait, sur les 24 agences ouvertes dès 1851, 17 furent directement reprises à la Société générale. En 1870 encore, la Banque ne possédait que 10 immeubles en province, 10 autres étant la propriété personnelle des agents, et le reste loué.

Il ne nous est évidemment pas possible dans le cadre de cet article de reprendre ville par ville l'histoire de chacun de ces sièges. A l'exception d'Anvers, où la Banque voulut très tôt marquer fortement son empreinte en faisant construire par Beyaert une succursale somptueuse, on peut identifier, à travers leurs histoires particulières, maints traits communs dans leur premier siècle d'existence. Ou, pour être plus précis, un rythme semblable. Après environ deux décennies passées dans des habitations louées à l'agent ou à la Générale, au moment même où les activités de la Banque prennent leur envol, on constate un peu partout une tendance, à partir du troisième quart du XIXe siècle, soit à acquérir un immeuble, soit, plus radicalement, à bâtir. Les aléas de la politique d'achat allaient

parfois amener les agents à habiter des immeubles inattendus et prestigieux, comme en témoigne par exemple l'installation de l'agence de Charleroi au château Puissant, où Napoléon en personne avait logé l'avant-veille de la bataille de Waterloo. Ailleurs, il s'agissait plus souvent de demeures bourgeoises, voire de villas (à Malmédy, par exemple, ouvert seulement en 1922). En maints endroits, des phases d'agrandissement allaient suivre à quelques



*Le château Puissant, à Charleroi, où la Banque eut un temps son siège local*

décennies d'intervalle, jusque dans l'entre-deux-guerres. Outre Malmédy, l'agence (depuis 1936) puis succursale (1946) de Luxembourg fait exception à la chronologie commune. Ambassadrice de la Banque suite à l'Union monétaire belgo-luxembourgeoise, elle fut bâtie en 1936 par l'architecte de la Banque Henri Jambers.

Deux des bâtiments anciens de province restent particulièrement marquants par leur histoire ou leur architecture. A Louvain, l'agence semble issue des mêmes créateurs médiévaux que l'hôtel de ville et l'église Saint-Pierre, qui la joutent. Il n'en est rien, et si la Banque s'est effectivement installée à l'emplacement d'une célèbre bâtisse go-

thique dite *Tafelronde* (semble-t-il à cause d'un relief de la façade à l'image du roi Arthur), le bâtiment qu'elle y fit construire, entamé petitement durant la guerre de 1914-1918, n'a été achevé qu'en 1937. Sept ans plus tard, elle fut par deux fois touchée par les bombes, perdant une tour néo-renaissance. L'architecte anversois Winders était à ce point féru d'architecture médiévale qu'il voulut également en faire orner la façade de sculptures placées dans des niches, et dont on jurerait qu'elles aussi appartiennent au gothique finissant. Mais en réalité, ces statues, sorties du ciseau d'Ernest Wynants, représentent, à l'ancienne, tout le comité de direction de l'époque et certains autres fonctionnaires. On y retrouve ainsi le gouverneur Franck «à la barbe fleurie» ou le futur Premier ministre Van Zeeland, alors directeur, en «savant professeur»...

La succursale d'Anvers mériterait un volume à elle seule; elle fit d'ailleurs l'objet d'une étude publiée à l'occasion de son centenaire. Beyaert l'éleva entre 1872 et 1879 sur les boulevards libérés par la destruction des anciens remparts. Pour répondre aux embellissements de la métropole, le conseil d'administration souhaitait un immeuble grandiose; il n'en fut pas moins effrayé de l'estimation de Beyaert (2 millions de l'époque), auquel il recommanda d'être économe...

Comme à Bruxelles, les rebondissements en tous genres n'ont pas manqué, avant que tous se retrouvent dans l'hommage à l'œuvre accomplie. Etablie dans un triangle, avec façade principale sur la Frankrijklei, l'imposant bâtiment s'inspire très librement de l'esprit Renaissance flamande. Mais avec le ton de Beyaert, riche en détails et varié. Comme l'écrivit à l'époque *L'illustration nationale*: «Voyez les nombreuses flèches qui se découpent hardiment dans l'air, (...) toutes sont d'un dessin différent, mais toutes heureuse-



*La succursale d'Anvers en pleine construction*



*L'agence de Louvain: néogothique... à s'y méprendre*

ment conçues (...). La succursale d'Anvers restera sans doute comme le monument majeur de la métropole au XIXe siècle, et les Anversois en sont légitimement fiers.

Ailleurs, pour chaque construction, il fallait rechercher un nouvel architecte local. Mais l'on préférait souvent des architectes plus ou moins directement attachés à la Banque, tels, chronologiquement Louis Derycker, Frans Neyrinck et Henri Jambers, qui a sans doute été le premier à consacrer presque toute sa carrière à la Banque.

### *Air, lumière et liberté*

Louis Derycker, concepteur de l'agence de Gand, allait surtout travailler à Bruxelles. Dès 1900, il commençait à compléter l'ensemble beyaertien avec l'aile qui abrite aujourd'hui le musée et des bâtiments disparus, rue de la Banque et rue de Berlainmont, le tout dans un esprit Louis XVI. Avant la fin de la guerre de 1940-1945, rien d'important n'a été modifié à ce pâté de maisons qui appartenait enfin tout entier à la Banque. Mais comme Kauch le décrit, à l'intérieur, on n'avait de cesse d'exploiter les moindres recoins pour caser toujours plus de personnel (946 en 1939). Bientôt, l'on fut contraint d'essaimer rue de Ligne et même à la maison des Brasseurs de la Grand Place, où l'on installa les Etudes; les projets de nouvelles constructions allaient devoir attendre la fin des hostilités.



*Marcel Van Goethem, maître d'œuvre des «bâtiments du centenaire» et, plus tard, architecte directeur de «l'Expo '58»*

Dès la fin des années '30, le gouverneur Janssen avait formé de nouveaux projets immobiliers pour le quartier, avec une nouvelle imprimerie et des extensions des bureaux. En 1935, l'idée d'une jonction ferroviaire Nord-



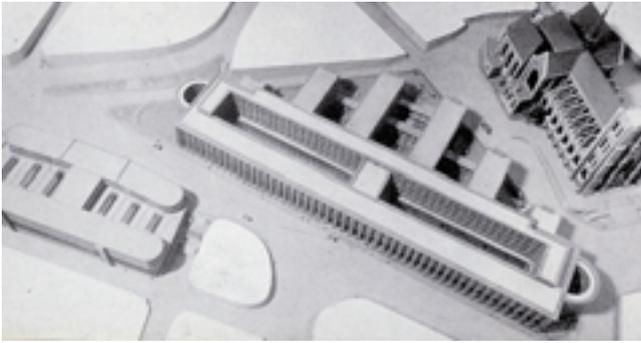
*Dans les niches de la façade de Louvain, des statues représentant notre direction: ici, le directeur Paul Van Zeeland, futur Premier ministre, en «savant professeur»*

Midi, vieille de près d'un siècle, commençait à se concrétiser par des expropriations. Le tracé projeté ne manquait pas d'inquiéter nos responsables, puisqu'il imposait de creuser, juste au pied de la Banque et plus profondément que ses fondations dans un sous-sol instable et à flanc de colline. Mais la Banque y voyait aussi une opportunité d'obtenir un accès direct au chemin de fer pour une éventuelle évacuation et de disposer sous la jonction d'abris anti-aériens pour son personnel. Ce dernier projet fut abandonné une fois la paix revenue. Mais dès 1940, il était acquis que l'imprimerie occuperait la place qu'on lui connaît, et que des bâtiments entièrement nouveaux seraient élevés à l'emplacement des anciens: même l'hôtel

était initialement condamné... L'ensemble serait placé sous la direction de l'architecte Marcel Van Goethem, engagé en 1939 pour mener à bien cette œuvre d'envergure. Les travaux de la Jonction allaient presque entièrement déterminer l'avancement des travaux du siège central, qui débutèrent modestement sous l'occupation.

Pour prévenir les difficultés liées à la présence d'une nappe aquifère, le nouveau bâtiment s'appuie partiellement sur le tunnel ferroviaire par des supports articulés. Comme les photos d'époque nous le montrent, la Jonction passait à l'aplomb du bâtiment de Beyaert. C'est dire combien nos anciens collègues eurent la vie difficile. La première pierre des bâtiments fut posée en 1948; les travaux ont duré plus de 10 ans. Pour préserver l'hôtel, que des âmes sensibles s'acharnaient maintenant à défendre, le projet initial fut condensé sous la forme d'une double bâtisse parallèle au nouveau «boulevard de la Jonction», complétée d'ailes en façade de la rue de la Banque et dans le bas de la rue du Bois Sauvage. Tant sur le plan du style que de la structure, l'imprimerie lui faisait écho. Comme il fallait construire à l'emplacement même des anciens locaux, on travailla par tranches successives, tandis que les services déménageaient sans cesse au gré de leur progression.

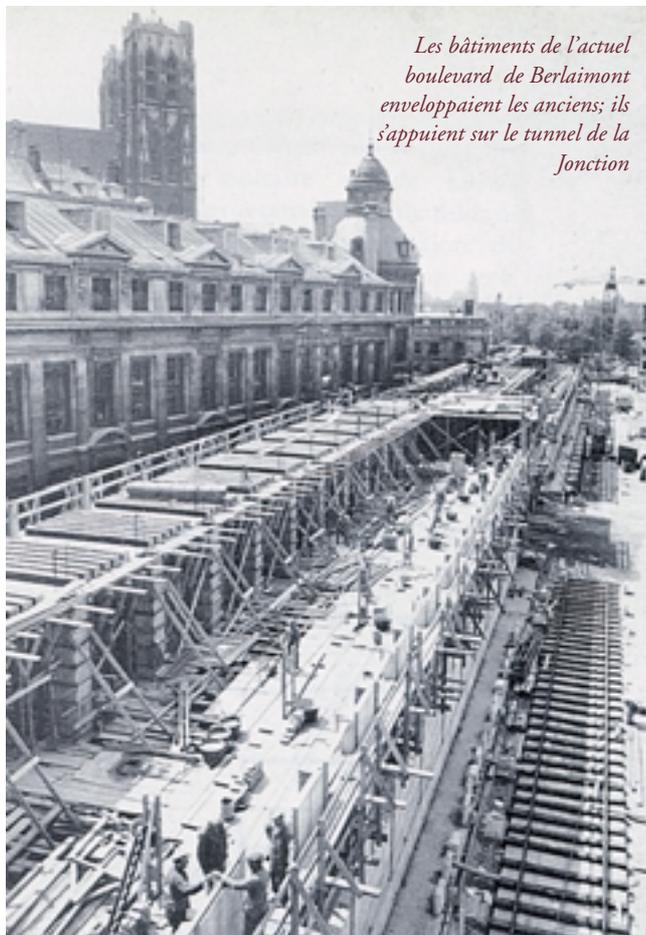
On peut difficilement imaginer deux styles architecturaux plus différents que ceux de Beyaert et Van Goethem, à près d'un siècle de distance. Mais ni l'une ni l'autre ne manque de grandeur. Dans l'esprit moderniste, le bâtiment de Van Goethem rejette la citation des styles du passé. A l'ornement gratuit, il préfère la structure claire. La colonnade du boulevard est à présent reconnue comme



*Jusqu'après la guerre, les projets prévoyaient la destruction de l'hôtel*

l'un des plus beaux morceaux de l'architecture moderniste et il est peu de visiteurs insensibles à l'impressionnante envolée de la salle des guichets. Pour humaniser quelque peu cette architecture grandiose mais austère, Van Goethem fit appel à Marcel Rau - créateur de la plupart de nos pièces de monnaie de l'immédiat après-guerre. On lui doit les figures qui solennisent l'entrée du public, ainsi que l'intérieur de cette zone d'accueil, mais aussi les «méreaux» des rotondes nord et sud, éléments en relief évoquant les différents métiers. Enfin, de part et d'autre de la façade, l'architecte fit installer, deux remarquables figures féminines en bronze dues aux plus grands sculpteurs belges de leur époque, George Grard (*Femme assise*, côté sud) et Charles Leplae (*Jeune fille agenouillée*, côté nord).

L'équipement intérieur, vieilli, a aujourd'hui été presque



*Les bâtiments de l'actuel boulevard de Berlaimont enveloppaient les anciens; ils s'appuient sur le tunnel de la Jonction*

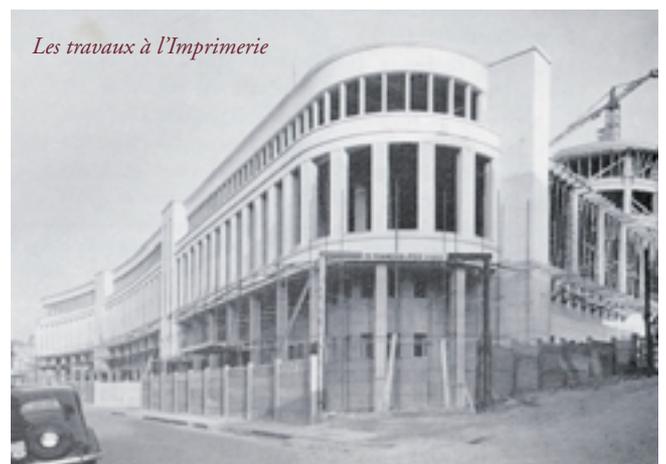


*L'entrée de l'ancien cloître de Berlaimont, détruit lors de la construction du siège central*

*«Peu de souvenirs d'autrefois ont été retrouvés lors des dernières démolitions (après la guerre): des ossements et une plaque de plomb qui avait été apposée sur le cercueil de Marie de Duras, première prévôte de Berlaimont et*

*recherchée en vain par les supérieures de ce couvent auxquelles elle a été remise en 1946 par les soins de la firme François; des ossements anonymes sur l'emplacement de l'ancien cimetière jouxtant la chapelle St- Laurent; une pierre commémorative au nom du RP Ghio, sans doute un confesseur des chanoinesses. Des fossés de l'enceinte sont sortis des boulets, souvenirs des barbares bombardements de Villeroy et de Maurice de Saxe, une dague du XV<sup>e</sup> siècle perdue sans doute par un brave bourgeois qui, pour tromper l'ennui d'une garde nocturne avait chopiné un peu trop, des pipes en terre comme on en voit sur les tableaux de Breughel et de Teniers, quelques tessons de bouteille et de poterie.» (Pierre Kauch)*

partout remplacé par un autre, plus moderne. Cela ne nous permet pas pour autant d'oublier qu'il était à son époque à la pointe du progrès et que rien n'avait été négligé pour assurer un maximum de confort de travail aux employés, marqués par tant d'années de bruit et de poussière. Comme la revue du personnel l'écrivait avec enthousiasme en 1952, les nouveaux locaux se plaçaient sous le triple signe de «l'air, la lumière et la liberté».



*Les travaux à l'Imprimerie*

### *Sous une étrange étoile...*

*Sous le régime français, la mode était à la laïcisation, non seulement des institutions religieuses, mais aussi des noms de rues. C'est ainsi que la rue Saint-Laurent se drapa quelques temps aux couleurs des «Droits de l'homme» avant de se laisser aller au nom de «Sans souci». Mais l'humour involontaire a surtout voulu que l'Etengat, impasse dont le boulevard de Berlaimont reprend grosso modo le tracé, se vît rebaptiser «cul-de-sac de l'Education», ce qui aurait été pour la Banque une adresse bien difficile à porter...*



*La salle des guichets, une réussite architecturale*

### *A la conquête de BNB2*

En épilogue de son excellent survol de l'histoire des bâtiments de la Banque à Bruxelles, Pierre Kauch signale encore les premiers travaux exécutés par la Banque en vue de la construction d'un parking à étages et de «divers dépôts», entre la rue Montagne-aux-Herbes-Potagères et le boulevard de Berlaimont. Il ne pouvait pas se douter que le destin immobilier du siège central allait dorénavant se jouer dans ce quadrilatère, au point de l'envahir presque tout entier. Tout commença au début des années '60 par le rachat d'une bonne partie de ce pâté de maisons. La Banque n'en conserva que la partie centrale, destinée à abriter un parking de six niveaux qu'elle souhaitait peut-être discret; il était surmonté de deux étages de dépôt d'archives. A part cela, les années '60 et '70 marquèrent une certaine pause dans l'activité immobilière - si l'on excepte une campagne éclair de blindage de guichets, la construction - sur un toit! - du cinquième étage, véritable prouesse technique, et l'élévation d'un bloc au coin de la rue de la Banque et de la rue du Bois Sauvage. Mais tout allait brutalement redémarrer dans le courant des années '80.



*Une vue aérienne en 1957*

*Vue aérienne du siège central en 1996; au cœur de BNB2 (centre du tiers inférieur de la photo), les façades inclinées caractéristiques du centre électronique*



Les responsables du département tiennent à mettre cette activité en perspective: «Un programme immobilier ne s'élabore pas *ex nihilo*; un département immobilier n'a pas d'agenda personnel. Nous sommes là pour permettre à la Banque d'exercer ses activités dans les meilleures conditions possibles. Il faut donc chaque fois replacer les projets nouveaux dans les inflexions de l'activité de la banque centrale. Pour comprendre les dernières phases de construction, il faut d'abord penser à l'émergence de l'informatique et à ses exigences particulières, tant sur le plan de la sécurité que de la climatisation ou de la protection contre l'incendie. Beaucoup de travaux immobiliers ont également été inspirés par le climat d'insécurité qui régnait au milieu des années '80. Il n'était plus pensable de décharger les camions de valeur dans la rue comme cela se faisait dans plusieurs sièges, alors on a prévu partout de mettre le camion à l'abri. Nous sommes aussi tributaires de l'évolution des normes de sécurité et d'hygiène: beaucoup de travaux ont été entrepris pour se conformer aux normes en matière d'incendie. Faut-il rappeler à quel point la décontamination de l'amiante a mis nos bâtiments sens dessus dessous? Facteur constant de l'histoire immobilière de la Banque, la croissance du personnel jusqu'à la fin des années '80 nous a contraint à chercher de nouvelles surfaces de bureaux. A Bruxelles, selon le mode de comptage (avec ou sans les locaux techniques, avec ou sans les couloirs etc.), nous occupons à présent entre 160.000 et 200.000 m<sup>2</sup>. Et puis il y a le cas particulier des agences, où l'on note un double mouvement de modernisation et d'une diminution en nombre qui est elle-même la résultante de l'évolution du monde bancaire et des techniques de communication.»

A Bruxelles, c'est BNB2 qui offre le meilleur reflet du programme immobilier des 20 dernières années. Nous l'avons



*27 mars 1954: le jeune roi Baudouin inaugure le nouveau bâtiment en présence du gouverneur Frère*

acheté parcelle après parcelle au début des années '80. On souhaitait une extension pour le centre informatique. On avait d'abord songé l'installer dans le bâtiment des Comédiens, mis en service en 1984, mais on a finalement estimé qu'il n'était pas assez sûr et on y a installé des bureaux de l'Organisation, y compris ceux qui étaient exilés dans un immeuble de location rue de la Chancellerie. Pour son centre électronique, la Banque était pressée; elle rachète donc des bâtiments à l'une des deux écoles voisines, l'EPHEC, en s'enga-

geant à la reloger provisoirement dans une partie des bâtiments à front de boulevard et dans un immeuble spécialement construit pour elle. Le centre électronique, inauguré en 1989, illustre une esthétique très puissante et résolument contemporaine; c'est d'autant plus dommage qu'il soit invisible du public! Quant à la présence du réfectoire (et donc de la médiathèque) dans cette zone, elle découle d'un courant né dans les années '60 en faveur d'un restaurant self-service. Vu la disposition de l'ancien mess, impossible de l'installer là. Nos architectes l'ont donc déplacé dans le nouveau complexe. Ils ont aussi dû concevoir un système de circulation entre tous ces bâtiments épars et dénivelés: le tunnel sous le boulevard (1987) et tout un réseau de voies de communication et d'ascenseurs...

### *Une nouveauté, les ascenseurs*

*«Les ascenseurs, au nombre de deux pour l'aile extension (entre la rue du Bois Sauvage et le boulevard, près de la cathédrale NDLR) seront pourvus du système collectif-groupé avec ou sans liftier, c'est-à-dire que les appels se classeront dans le sens du mouvement de l'ascenseur et dans un ordre successif. Ainsi par exemple, chaque personne entrant dans la cabine poussera sur le bouton correspondant à l'étage auquel elle désire se rendre et lorsque la cabine sera pleine, le liftier poussera simplement sur le bouton «départ», ce qui entraînera la fermeture des portes de cabine et palière et la mise en route.» (Revue du personnel, 1948)*

*En 1952, on constate que les 10 ascenseurs que compte le bâtiment sont souvent surchargés. Dans la Revue, Augusta Maes admoneste les utilisateurs: «Les ascenseurs sont comme les téléphones, des instruments de précision qui se trompent rarement, mais l'utilisateur qui, lui, se trompe souvent, ne reconnaît presque jamais son erreur.»*

*L'agence de Bruges, reconstruite hors du centre*



## *L'auditorium: une baignoire avec l'eau à l'extérieur!*

*Depuis les premiers travaux dans le quartier, la Banque est confrontée au problème du sous-sol. Au niveau de l'auditorium, le problème était particulièrement épineux: l'eau affleure littéralement. L'auditorium, en sous-sol, a donc été conçu comme une cuvette enfoncée dans l'eau. Pour l'y maintenir, il est indispensable d'exercer une pression suffisamment importante: c'est le poids du bâtiment qui joue ce rôle.*

## *La fin d'un cycle*

Dans les sièges, l'activité immobilière de ces cinquante dernières années a été intense. Elle a connu deux phases. A partir du début des années '60, de nouveaux bâtiments sont construits dans plusieurs villes où les bâtiments dataient du début du siècle ou même de la fin du précédent: Liège, Charleroi, Renaix, Audenarde, Tongres... Un peu partout, des extensions s'avèrent nécessaires pour faire face aux besoins des comptoirs d'escompte et de la SNCI, qui sont logés par la Banque, tandis que



*Le coin du complexe «Auditorium»: le bâtiment plus ancien, légèrement à gauche, est la façade de l'ancienne «Union du Crédit de Bruxelles», dont la réhabilitation couronnera les travaux de BNB2*

l'on travaille un peu partout à abriter les camions. A partir de la fin de la décennie suivante, et surtout dans les années '80, une seconde vague déferle de Bruges à Mons en passant par Gand, Namur, Luxembourg, Saint-Nicolas et Alost pour ne citer que quelques-uns des chantiers, avec soit la construction d'agences entièrement nouvelles (Bruges, Mons...), soit des transformations en profondeur (Luxembourg, Namur...). Le département immobilier enfle: on y compte jusqu'à 10 architectes stagiaires. Les principaux motifs qui expli-

quent cette activité frénétique sont liés au climat d'insécurité: ce sont les années noires des tueurs du Brabant et des CCC. Partout on installe des guichets blindés, on exige une meilleure protection; bientôt, l'ère des bureaux de représentation exigerait encore d'autres acquisitions et transformations. A Bruges et Mons, la proximité de bâtiments historiques a donné à la Banque l'occasion d'exercer une forme de mécénat très appréciée des autorités locales en restaurant la *Ezelpoort* et la *Machine à eau*. L'achèvement

de trois agences entièrement neuves à Arlon (2000), Courtrai (2000) et Hasselt (2001) marquera la fin du programme de construction en province.



*A Mons, la Banque a financé la restauration de la «Machine à eau», à proximité de l'agence locale, que l'on distingue par la verrière*

A Bruxelles, le mouvement de balancier nous fait passer de BNB2 à BNB1, où tous les services connaissent un profond lifting comprenant désamiantage, nouvel ameublement et une décoration rafraîchie, enfin réconciliée avec la couleur, la courbe et les matières naturelles.

«Nous parvenons à présent au bout de notre programme, du moins pour les grands travaux. Nous terminerons encore cette année ceux qui ont été entamés à la Caisse centrale et à l'Imprimerie, qui est littéralement sens dessus dessous. Dans ces deux cas, il s'agit de chantiers directement liés à la production et à la mise en circulation de l'euro.»

Aujourd'hui comme en 1850, le programme immobilier de la Banque est le reflet fidèle des ses activités et de son évolution.

Yves Randaxhe

Avec mes plus vifs remerciements à Karel Vandeneede, chef du département Equipements et services généraux, et Jean-Claude Navez, chef de la division Architecture du service Equipements et techniques.

*La nouvelle agence de Courtrai, entièrement de plain-pied*